Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 134 (2008)
Heft: 24: Histoires

Artikel: Deux ouvrages récents de François Walter
Autor: Debarbieux, Bernard / Grisel, Julien
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-169871

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

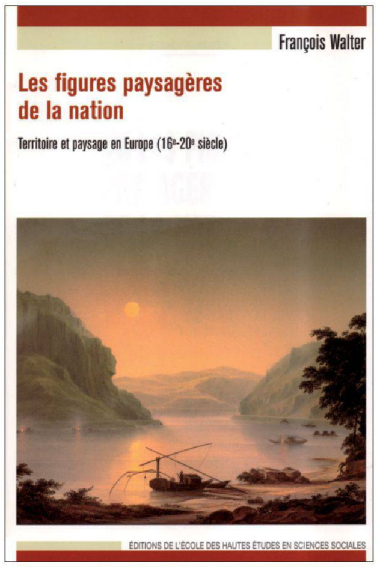
Bernard Debarbieux / Julien Grisel

Deux **ouvrages récents** de François Walter

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE DES RAPPORTS ENTRE PAYSAGES ET NATIONS

Avec *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16e-20e siècle)*, François Walter propose une lecture inédite du paysage comme incarnation de la nation. Pour Bernard Debarbieux, cet ouvrage, publié en 2004, participe à la récente convergence des mondes de l'histoire et de la géographie francophones.

Il y a quelques années encore, l'histoire et la géographie francophones feignaient de ne plus se comprendre. La géographie, au nom d'une volonté de profond renouvellement, prenait ses distances avec une histoire à laquelle elle se sentait trop subordonnée. L'histoire, y compris dans la bouche de ses représentants les plus notoires comme Duby, cultivait une sincère nostalgie pour la géographie régionale d'autrefois et une certaine incompréhension à l'égard des nouveaux courants de la géographie contemporaine. Il semble bien que cet état de fait semble révolu si l'on se fie à la convergence de nombreux travaux réalisés par des représentants de ces deux disciplines : on pense certes aux travaux de géohistoire ; mais aussi à l'intérêt manifesté par un Bernard Lepetit pour l'analyse spatiale ; enfin et surtout à la curiosité manifestée par une histoire culturelle décidément très en vogue pour les questions de lieu, de territoire et de paysage que la géographie de son côté, elle aussi tentée par les approches culturelles, s'efforce d'historiciser.



L'ouvrage de François Walter participe de cette convergence. Certes cet historien genevois partage depuis longtemps certains de ses objets avec les géographes : il est sans doute celui qui a le mieux pris au mot Emmanuel Leroy-Ladurie quand il exhortait les historiens à s'intéresser à l'environnement ; depuis longtemps aussi il s'intéresse aux représentations de la montagne et à la cartographie. Mais cette fois, il s'attèle à un sujet que les géographes ont fortement investi en puisant plus que jamais dans leur production pour mieux souligner l'originalité de son apport : les dimensions identitaires des paysages européens de la modernité. De bout en bout de ce livre, il montre qu'il maîtrise particulièrement bien les écrits des géographes, avec peut-être un penchant plus marqué pour les auteurs anglophones comme Jackson, Cosgrove, Daniels et Tuan, que pour leurs collègues allemands, français (hormis Augustin Berque, souvent cité) et italiens.

Comprendre les représentations paysagères

Mais bien au-delà de l'hommage qu'il leur rend et de l'usage intelligent qu'il fait de leurs productions, ce livre a d'excellentes raisons d'intéresser les géographes. Il replace dans une histoire longue les rapports que les sociétés européennes entretiennent avec leur paysage, mais aussi avec les lieux, les milieux et les territoires, puisqu'ici le terme de paysage sert souvent de tremplin pour questionner la territorialité collective des sociétés européennes. Par ailleurs, il s'autorise de longs développements sur des questions apparemment distinctes mais qui permettent de mieux comprendre le contexte et les modalités d'émergence de représentations paysagères : on apprécie particulièrement le premier chapitre consacré aux « caractères des nations » et aux stéréotypes qui, avant que les peuples ne soient véritablement associés à des paysages emblématiques, ont permis la construction de repré-

sentations durables de l'identité et de l'altérité en Europe. Enfin, s'il privilégie les exemples suisse, français et allemand, il circule en permanence de pays en région, de nation en communautés, de la Scandinavie à l'Italie, de l'Ecosse à la Pologne et aux Balkans. Les exemples sont innombrables et les études de cas aussi. Ce livre est truffé de citations d'époque qui en font une mine d'informations et un recueil de points de vue. Certes, plusieurs illustrations et certains développements sont bien connus des géographes puisqu'il leur emprunte beaucoup. Mais la mise en perspective reste singulière et justifie largement de telles reprises.

A ceux qui connaissent la production historique récente, il est probable que ce livre de François Walter fasse penser à celui qu'a publié Simon Schama en 1995[1]. Et la comparaison est effectivement éclairante : le livre de l'historien new-yorkais était brillant, magnifiquement illustré et très astucieusement construit. Celui de l'historien genevois est peut-être plus dense, plus difficile en raison de son aptitude à sauter parfois trop vite d'une illustration à l'autre, presque déroutant dans sa structure même puisqu'il revient souvent sur les mêmes exemples et les mêmes auteurs d'un chapitre à l'autre ; mais il est aussi beaucoup plus exigeant : son vocabulaire est beaucoup plus conceptuel ; sa structure plus argumentative ; son contenu plus théorisé notamment sur les questions-clefs de nation, de stéréotype et d'instrumentalisation politique. Davantage qu'un bel exercice de style d'histoire, le livre de François Walter est une contribution majeure de l'histoire à des questions très débattues dans les sciences sociales contemporaines.

Bernard Debarbieux, dr géographe
Université de Genève, Faculté des Sciences économiques et sociales
Uni Mail, 40 Bd du Pont-d'Arve, CH – 1211 Genève 4

Première publication dans *L'Espace Géographique* n° 2/2006, Belin-Reclus, pp. 191-192. L'éditeur nous autorise gracieusement à republier l'article.

FRANÇOIS WALTER, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16e-20e siècle)*, EHESS, Paris, 2004

[1] SIMON SCHAMA, *Landscape and Memory*, A. A. Knopf, New York, 1995

BERNARD DEBARBIEUX

Né en 1959 à Lille (F), Bernard Debarbieux est professeur ordinaire et directeur du département de géographie de l'Université de Genève. Titulaire d'un doctorat en géographie de l'Université Joseph-Fourier, Grenoble, il travaille principalement sur les transformations contemporaines des territorialités collectives et sur l'évolution historique de la place donnée à la notion de montagne dans les connaissances naturalistes et sociales du monde. Bernard Debarbieux est également membre des comités de rédaction de plusieurs revues scientifiques et responsable des ouvrages de géographie chez *CNRS-Editions*.

LES DÉSASTRES QUI NOUS CONSTRUISENT

François Walter a publié en début d'année *Catastrophes. Une histoire culturelle, XVIe-XXIe siècle*. Un livre essentiel pour comprendre comment les sociétés occidentales d'hier et d'aujourd'hui ont appréhendé les fléaux qui les ont affectées.

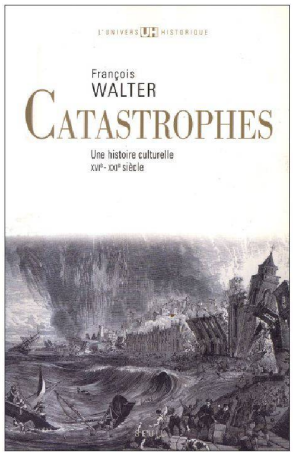
On plonge dans ce livre comme dans les eaux profondes d'un roman. Ce serait alors une sorte d'inventaire, à la manière de Perec, réunissant les histoires des désastres depuis le XVIe siècle – premiers imprimés, donc premiers récits publiés – jusqu'à aujourd'hui. François Walter collectionne, rassemble et dissèque les catastrophes pour en décrire les aspects les plus surprenants, de l'effroi à l'émerveillement. Il relève la manière dont elles ont été perçues et utilisées par les artistes, les philosophes, les politiciens, par l'imaginaire collectif ou les médias. Il montre ainsi en quoi ces événements sont formateurs de nos sociétés et comment, en retour, évolue la manière dont ils sont expliqués pour être surmontés et éventuellement intégrés. « [C]haque société et chaque époque délimite différemment ce qui est considéré comme normal et ce qui paraît inacceptable, normal étant généralement associé à naturel. »

Une histoire des désastres

Derrière cette collection d'histoires, il y a donc une analyse des catastrophes et des représentations que l'on s'en fait. La catastrophe révèle un risque latent. On retrouve l'auteur dans sa description de la manière dont la notion de risque s'est développée. « Bien plus qu'une construction linéaire, ce sont les modes d'évaluation des dangers et les peurs qui y sont associées qui sont renégociés dans des contextes historiques eux-mêmes changeants. Toute société choisit ses risques et les recompose en fonction d'enjeux sociaux complexes. »

Face aux risques, l'être humain ne réagit pas de manière purement rationnelle. Forcément, il les appréhende aussi en référence à une morale et à une culture propres à sa société. « Cela implique que tout individu opère une sélection parmi les risques : il en craint certains et en ignore d'autres, en fonction de sa position sociale et de son système de valeurs. »

Les discours sur la catastrophe sont révélateurs de la société qui les appréhende, tout comme de la manière dont cette même société projette de gérer les risques futurs. François Walter décrit l'importance de l'étude de ces discours et des représentations qui dominent chaque moment de l'histoire.



« [L]es crises et les catastrophes sont avant tout des indicateurs pour une compréhension du monde. C'est à travers ce type d'événements que peuvent s'appréhender concrètement les réactions différenciées des catégories d'acteurs concernés, leurs représentations de l'extériorité et le sens qu'ils attribuent aux aléas de la vie. En ce sens, il y a un enrichissement progressif des significations conférées aux événements naturels. La légitimité de l'interprétation devient un enjeu, une occasion de rivalités entre ceux qui détiennent l'autorité de produire un discours théologique, scientifique, gestionnaire ou simplement narratif. »

François Walter dénonce d'emblée le schéma bi-polaire et à ses yeux réducteur qui présente les sociétés anciennes comme irrationnelles face aux dangers, tandis que les sociétés modernes, fortes de leurs connaissances scientifiques, sauraient les gérer. Cette polarité serait déterminée par le recours à la religion qui se trouve progressivement remplacé par la science. Mais l'auteur refuse l'idée que l'un se substitue à l'autre, il parle de superpositions : « Pas forcément perçues comme antagonistes, les lectures rationnelles et religieuses cohabitent dans la longue durée du XVIe au XXe siècle. »

Les « sociétés de la protection » caractérisent les collectivités anciennes, celles qui traitaient le danger de manière rétroactive. Elles sont devenues des « sociétés de la prévention », et ont alors cherché à se prémunir contre les risques notamment par les assurances, le calcul probabiliste et la technique. De là proviennent, par exemple, les normes de construction et les politiques de gestion du territoire. La nature que l'on avait tout lieu de craindre semble avoir été domestiquée.

Puis, la précaution supplante la prévention. « Depuis le milieu des années 1970, les risques ne sont plus simplement le signe d'une généralisation d'un type de comportement rationnel dans un contexte d'insécurité, mais ils signalent la croissance d'un sentiment de méfiance vis-à-vis de l'action anthropique et ses conséquences sur l'environnement et la société. » Avec la perception de la finitude de la planète – une image popularisée par les clichés pris depuis la lune en 1969 – se généralise l'idée de la fragilité de la terre « dont on découvre chaque jour qu'elle est malade de ses hommes ». Une manière d'expliquer comment s'est établie la « société du risque » décrite par le sociologue allemand Ulrich Beck, une société qui a intériorisé les risques en pensant soumettre la nature et au sein de laquelle le progrès a généré de nouveaux espoirs mais aussi de nouvelles inquiétudes.

Pour une « culture du risque »

Ce livre est le fruit d'une analyse complexe qui mêle des observations au sujet d'un passé lointain avec des considérations plus contemporaines. Il s'agit d'un exercice important, d'une mise en perspective qui offre au lecteur la possibilité de prendre un recul critique par rapport à la manière dont les risques sont gérés aujourd'hui, recul qui permet aussi de tracer le chemin par lequel on en est arrivé là, chemin forcément discontinu, un parmi d'autres, car le texte de François Walter permet des détours et des allers et retours.

Tout en déconstruisant à la fois le discours rassurant des experts, le commerce qui tire profit de la peur et les fausses alertes écologiques, François Walter souligne l'incapacité actuelle de nos sociétés à « gérer culturellement » le traumatisme causé par les catastrophes. Si l'on sait de plus en plus les expliquer, il reste que l'on ne sait plus vraiment comment leur donner du sens collectivement. « Plus que jamais, ce sont les différents acteurs sociaux qui, en fonction de leurs conditions et des contextes, reconstruisent à leur usage et actualisent à travers des rapports de force ce que risques et catastrophes veulent dire. »

L'auteur propose finalement de reconnaître une véritable « culture du risque », qui réunirait les différentes représentations (aussi bien rationnelles qu'irrationnelles) de ce dernier. A côté du risque normalisé, avec son arsenal statistique et technique, survivraient ainsi les affects et les représentations symboliques qui lui donnent du sens. De la sorte, on retrouverait peut-être des pratiques collectives qui, à l'instar des rites funéraires délaissés, nous rappelleraient notre finitude et notre être-au-monde.

Julien Grisel, arch. EPFL
EPFL-ENAC – Archives de la construction moderne
SG 3312, Station 15, CH – 1015 Lausanne

JULIEN GRISEL

Doctorant au sein des Archives de la construction moderne à l'EPFL, Julien Grisel s'intéresse au phénomène de la reconstruction suite à une catastrophe naturelle. Pour lui, la réflexion de François Walter vient confirmer l'idée que le projet architectural, dans ce contexte, doit s'inspirer, voire intégrer les discours sur la catastrophe. Au-delà de l'aspect rationnel et pratique de la reconstruction et de l'urgence dans laquelle elle se situe, le projet architectural fait partie de la « culture du risque » dont il est question dans l'ouvrage de François Walter.

FRANÇOIS WALTER, *Catastrophes. Une histoire culturelle, XVIe-XXIe siècle*, Editions du Seuil, 2008